

Agora

Pablo Servigne «Si la nature s'effondre, toute notre civilisation s'écroule»

EXPRESS

«D'une part on subit les discours apocalyptiques ou pseudo-maya, d'autre part on endure les dénégations 'progressistes' des Luc Ferry, Claude Allègre ou autres Pascal Bruckner. Ce qui a pour conséquence de renforcer l'attitude de déni collectif.»

«Les non-conventionnels sont un baume de pansement; des bulles spéculatives qui vont exploser d'ici quelques années.»

«La modernité mourra faute d'énergie plutôt que de ses blessures idéologiques.»

INTERVIEW RAFAL NACZYK

On croyait avoir survécu à tout: le bug de l'an 2000, l'Apocalypse maya, les microtous noirs du LHC, l'épidémie d'Ebola ou encore Ragnarok, le Crépuscule des dieux. Colportées à loisir par les prophètes du malheur, près de 200 théories auraient déjà pu signer la fin de l'humanité.

Toutes, cependant, ont rejoint le club des sombres augures qui font... «pschitt». Et pourtant, comme sur un sillon de vinyle rayé, la rumeur revient: «Demain, tout peut s'effondrer!» C'est cette mise en garde que lancent, le plus sérieusement du monde, Pablo Servigne — agronome, docteur en sciences et conférencier — et Raphaël Stevens — éco-conseiller.

Aux vues de l'esprit et autres discours survivalistes, les auteurs opposent un état des lieux scientifique, économique et politique de la planète, dans un essai* qui fera date. Parce qu'il fonde, au passage, une nouvelle discipline: l'étude transversale de l'effondrement. La bien nommée «collapsologie».

Crises, catastrophes, terrorisme, déclin, effondrement... l'apocalypse rythme l'actualité avec ses horreurs et ses ratés. Sommes-nous réellement au bord d'une crise planétaire globale?

En tout cas, rien ne permet d'exclure cette possibilité. Encore, faut-il l'aborder sérieusement... Or, en marge des best-sellers sur la prophétie maya ou d'autres manuels survivalistes, il n'est plus rare de voir de grandes institutions (banques d'affaires, ONU, armées,...) ou des décideurs de plus haut niveau évoquer la probabilité croissante d'un effondrement.

Les publications scientifiques, aussi, se font de plus en plus étagées à ce sujet. Le problème, c'est que ces chiffres et ces constats restent froids... En quoi cela touche-t-il notre quotidien? C'est précisément pour combler ce vide et, surtout, pour placer des mots sur une intuition — ce que Nassim Taleb appelle les «cygnes noirs» — que nous avons souhaité développer une nouvelle approche; une discipline qui permette de cerner ces mauvaises nouvelles, sans sombrer.

Qu'est-ce que la collapsologie? Un yoga de l'esprit, une preuve à charge ou juste une intuition?

C'est ce qui permet de nourrir l'intuition... Nous partons du constat que, dans le débat médiatique et intellectuel, la question de l'effondrement n'est pas abordée sérieusement. D'une part on subit les discours apocalyptiques ou pseudo-maya, d'autre part on endure les dénégations «progressistes» des Luc Ferry, Claude Allègre ou autres Pascal Bruckner. Ce qui a pour conséquence de renforcer l'attitude de déni collectif.

En réalité, il manque une vraie synthèse scientifique. Nous avons donc rassemblé des centaines de théories, de données et de faits. Avec l'intention de redonner de l'intelligibilité aux phénomènes de «crises». La collapsologie s'impose donc comme une étude transdisciplinaire de tout ce qui touche à l'effondrement. Avec un constat: la science a tous les outils philosophiques pour démontrer que la



© REUTERS

seule raison n'est pas suffisante. Les gens sentent que quelque chose touche à sa fin. Mais on n'arrive pas à se l'avouer. Et cela irrite beaucoup de monde.

Comment expliquer ce déni?

Très schématiquement, il y a des raisons individuelles et collectives. Au plan individuel, les nouvelles sont tellement toxiques qu'on n'arrive pas à les croire. Par exemple, tout le monde sait que le GIEC a publié un rapport hallucinant sur le climat, mais personne n'y croit. Pour se protéger, le cerveau entre naturellement en déni et préfère se complaire dans les mythes qui l'ont structuré (la croissance, les ressources inépuisables,...). Quitte à distordre spontanément les faits, car il est très difficile de changer les fondements de notre pensée.

La deuxième explication, c'est le déni collectif, financé à coups de milliards d'euros par le secteur thermo-industriel. La stratégie est simple: des lobbyistes industriels recrutent des «experts indépendants», dont le but est de discréditer les scientifiques, de créer de fausses controverses et de semer la confusion.

Cette «industrie du doute» a très bien été documentée par Naomi Oreskes et Erik M. Conway dans «Les Marchands de doute» (éd. Le Pommier). Une autre forme de déni collectif émane d'un phénomène plus structurel, appelé le «verrouillage sociotechnique». Parfois, la structure d'un système verrouille la pensée ou l'innovation. Et malgré le fait qu'il y ait des chemins plus sympathiques à emprunter, on n'arrive pas à émerger.

Dans votre ouvrage, vous avancez que le moteur de la civilisation thermo-industrielle (le couple énergie-finance) est au bord de l'extinction. De quoi se meurt la modernité?

Philosophiquement, la modernité a ouvert la voie à la toute-puissance de la technique. Un phénomène qui s'est accéléré avec l'arrivée des énergies fossiles, précipitant l'humanité dans une nouvelle ère: l'Anthropocène.

Mais si notre époque géologique affuble l'homme d'un nouveau pouvoir — celui de bouleverser les grands cycles biogéochimiques du système-Terre —, elle marque aussi la fin des énergies fossiles facilement accessibles. C'est difficile à croire parce qu'à l'heure où l'on se parle, on n'a jamais autant extrait de pétrole (environ 80 millions de barils par jour, ndlr). Les partisans de la croissance infinie sont, bien évidemment, optimistes. Seulement, depuis quelques années, on est en haut du «pic de Hubbert», le moment où la

Depuis des siècles, les humains ont trois manières de mourir en masse: les guerres, les maladies et les famines. Or, qui sait manger sans aller au supermarché? Il faut retrouver des capacités collectives d'autonomie pour remplacer ce que nous fournit le système thermo-industriel.»

PABLO SERVIGNE
DOCTEUR EN SCIENCES,
AGRONOME ET CONFÉRENCIER



production de pétrole commence à décroître. Et suffisamment de signes montrent que la croissance elle-même ralentit.

D'accord, mais qu'en est-il des nouveaux gisements, coincés en grande profondeur?

On est sur un plateau oscillant: selon l'agence internationale de l'énergie (AIE), les majors du pétrole ont vu passé le pic du liquide conventionnel en 2006-2007. Actuellement, elles parviennent à stabiliser la production parce qu'elles se sont tournées vers l'exploitation des fossiles non-conventionnels, comme les gaz de schiste, les sables bitumineux, etc. C'est un signe qui ne trompe pas: on a changé d'époque.

Seulement, les non-conventionnels s'extraitraient à un coût prohibitif, avec un taux de retour énergétique très faible. Pour citer quelques chiffres, il y a plus d'un siècle aux États-Unis, on investissait 1 baril pour en extraire 100. Aujourd'hui, le taux de retour énergétique est de 10/1 à 20/1. Autant dire qu'on est au bord d'un mur thermo-dynamique infranchissable: la civilisation n'a plus assez d'énergie pour retirer les énormes stocks qui se trouvent encore dans les sous-sols. Et c'est sans compter la mauvaise santé financière des majors de pétrole et du forage, qui sont obligés de s'endetter.

En fait, les non-conventionnels sont un baume de pansement; des bulles spéculatives qui vont exploser d'ici quelques années... Or, si la finance s'effondre, ça signe la mort du système d'extraction d'énergie. Et sans énergie, il n'y a pas d'économie. La modernité mourra donc faute d'énergie plutôt que de ses blessures idéologiques.

Concrètement, quels liens faites-vous entre les rapports du GIEC, la fonte des glaciers et notre estomac?

Les pays industrialisés ne souffrent pas encore de ces fléaux. Mais la question de l'effondrement est grave parce que les systèmes sociaux, économiques et politiques peuvent s'effondrer d'eux-mêmes. Seulement, à côté, il y a toujours l'écosystème. Et si la nature s'effondre, c'est toute la civilisation qui s'écroule. Irremédiablement. Cela s'est vu dans d'anciennes civilisations. La fin des Mayas, surveillée entre 800 et 900 de notre ère, est due à la déforestation, l'agriculture intensive, la surpopulation et à un bouleversement climatique. Une crise semblable à celle que nous traversons actuellement. Si une civilisation si avancée s'est écroulée soudainement comme un château de cartes, on devrait se méfier... Depuis des siècles, les humains ont trois

manières de mourir en masse: les guerres, les maladies et les famines. Or, qui sait manger sans aller au supermarché? Il faut retrouver des capacités collectives d'autonomie pour remplacer ce que nous fournit le système thermo-industriel. Ce «grand débranchement» doit se faire de manière anticipée.

Une partie de la société vivrait déjà dans le monde d'après... Quels sont ses contours?

Il y a un nombre incroyable d'initiatives et d'expériences qui fabriquent déjà le monde d'après. Ces mouvements se structurent et commencent à faire réseau. Par exemple, le Land Institute au Kansas, sous l'égide de l'agronome Wes Jackson, réalise des recherches sur les céréales de l'après-pétrole ou sur des outils de traction animale innovants... On pourrait croire qu'il ne s'agit que d'un élán utopiste. Mais aujourd'hui, est utopiste celui qui croit que tout peut continuer comme avant. Ce n'est qu'en posant les lunettes post-carbone, et en acceptant de faire le deuil d'une vision exponentielle de l'avenir, qu'on peut contourner le déni et passer à l'action.

C'est alors que l'effondrement pourra être vu comme une formidable opportunité. Seulement, les non-conventionnels s'extraitraient à un coût prohibitif, avec un taux de retour énergétique très faible. Pour citer quelques chiffres, il y a plus d'un siècle aux États-Unis, on investissait 1 baril pour en extraire 100. Aujourd'hui, le taux de retour énergétique est de 10/1 à 20/1. Autant dire qu'on est au bord d'un mur thermo-dynamique infranchissable: la civilisation n'a plus assez d'énergie pour retirer les énormes stocks qui se trouvent encore dans les sous-sols. Et c'est sans compter la mauvaise santé financière des majors de pétrole et du forage, qui sont obligés de s'endetter.

En fait, les non-conventionnels sont un baume de pansement; des bulles spéculatives qui vont exploser d'ici quelques années... Or, si la finance s'effondre, ça signe la mort du système d'extraction d'énergie. Et sans énergie, il n'y a pas d'économie. La modernité mourra donc faute d'énergie plutôt que de ses blessures idéologiques.

L'avenir qui se profile, sera-t-il forcément frugal et décroissant?

Oui, et ce, quoi qu'il arrive... La fin des énergies fossiles signe la fin définitive de la croissance. Selon nous, il faut commencer à en faire le deuil. Le système de dettes va, lui aussi, s'effondrer. Ce qui signifie également qu'on ne pourra jamais poursuivre cette course en avant technologique. La «High-tech» est de plus en plus dépendante de terres rares. Or, l'indium, l'argent, le zinc sont en voie de raréfaction. L'avenir sera donc «low tech». Et ce, y compris dans les énergies renouvelables...

La bonne nouvelle, c'est que les «low tech» rentrent dans les limites et les cycles du vivant. Reste qu'avec les chocs qui se profilent, ne survivront que les petits systèmes résilients. À la fois au plan physique et humain. Alors, autant s'y préparer.

*«Comment tout peut s'effondrer», par P. Servigne et R. Stevens, éd. Seuil, 2015, 304 p., 19 euros

